

Mais qui sont donc, historiquement et socialement, ces Gnawa ? La confrérie regroupe, avons-nous dit, les descendants des anciens esclaves noirs.

Or, sommes-nous fondés à assimiler, en terre marocaine, les deux termes « esclave » et « noir » ?

Depuis le début de l'histoire du Maroc, ce pays est en relations constantes avec l'Afrique noire. Sans remonter jusqu'à la préhistoire, où certains squelettes présentent, dit-on, des caractères négroïdes, il paraît certain que les populations blanches et noires se sont mélangées, avec même une prédominance des Noirs dans les oasis du Sud. Ces cultivateurs noirs n'étaient pas des esclaves: ils vivaient en symbiose avec les grandes tribus berbères. Il n'est nul besoin d'attendre l'épopée almoravide pour repérer les traces de cette interpénétration. Dès le III<sup>e</sup> siècle, les berbères Sanhadja étaient partis à la conquête du Sahara et plus ils descendaient vers le Sud, plus ils se métissaient et resserraient leurs liens avec le pays noir. Ainsi quand, au XI<sup>e</sup> siècle, Yusuf ben Tachfin fonda Marrakech, son cousin Abu Bekr ne l'accompagna pas à la conquête de la Berbérie et de l'Espagne; il retourna au contraire au désert guerroyer contre les Africains. Si bien que, dès ce Moyen-Âge marocain, il est difficile de dire qui était blanc et qui était noir: la distinction entre maîtres et captifs ne s'appuyait pas sur une base raciale.

Les premières organisations militaires d'esclaves (*ʿabd*, formées de contingents qui n'appartenaient pas aux tribus fondatrices du maghzen, apparurent au XII<sup>e</sup> siècle, sous l'almohade Abd al Moumen. Elles étaient composées de gens des tribus Lemta et Guezzoula, ainsi que de Marrakech. On n'y mentionne pas de nègres, à proprement parler. C'est seulement à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, après la prise de Tombouctou, sous la dynastie chérifienne des Saadiens, que l'on peut relever de grandes migrations d'esclaves noirs.

Les troupes hispano-marocaines de Djouder étaient parties pour chercher de l'or et occuper les mines de sel de Taoudeni, exploitées par des esclaves.

Elles détruisirent l'empire du Songhay, qui s'étendait du bas Sénégal au Bornou (Tchad) mais, devant les faibles profits de l'expédition, elles reçurent l'ordre d'exporter vers Marrakech les populations de Tombouctou. C'est alors que la ville reçut la grande saignée doit elle ne devait plus se relever : tous les lettrés, avec leurs familles et leurs livres, prirent le chemin de Marrakech. Le sultan Moulay Ahmed al Mansour ne se contenta pas de détruite ainsi l'une des plus prestigieuses civilisations islamiques de l'Afrique noire, il donna ordre à tous les pachas qu'il délégua successivement à Tombouctou d'organiser à destination du Maroc des caravanes d'esclaves ramassés dans tous les pays autrefois dominés par le Songhay, et cette exploitation se poursuivit au fil des ans.

La traite, d'ailleurs, ne fut pas le fait des seuls Marocains. Les navigateurs portugais aussi allèrent chercher des esclaves sur les côtes du golfe de Guinée et ils en déposèrent un certain nombre dans les comptoirs qui jalonnaient la route du Congo à Lisbonne, en particulier dans les ports marocains de Mogador (Es Saouira), Mazagan (Al Jadida), A1cazarquivir, Tanger et Ceuta, d'où ils étaient le plus souvent envoyés sur Fès et Marrakech.

Les Gnawa ont d'ailleurs conservé le souvenir de cette origine. Bien qu'ils ne se rappellent pas avec précision de quelle région ils sont venus, ils distinguent cependant entre ceux qui arrivèrent du Sud par le Sahara et ceux qui vinrent de l'Ouest par les ports : même quand ils appartiennent à la même confrérie, leurs cérémonies et leurs musiques ne sont pas identiques.

La situation de ces esclaves va se transformer pendant la période moderne. Déjà vers la fin de la dynastie saadienne ils avaient acquis suffisamment d'importance pour écarter certains prétendants au trône et imposer des compétiteurs de leur choix. Quand les *chorfa* alaouites, originaires du Tafilelt, eurent mis fin à l'anarchie saadienne, Moulay Ismail, proclamé sultan à Meknès, s'empara de Fès et de Marrakech avec l'appui intermittent des tribus arabes *guich* qui prirent le nom de Oudaïa. Après l'occupation de Marrakech, il décida de se constituer une armée plus solide et plus disciplinée en enrôlant les esclaves noirs raflés ou achetés dans les villes et les tribus; on enrôla même des haratin. Un texte de Al-Zaiyani nous apprend comment le sultan se fit donner tous les enfants de ces nègres dès l'âge de dix ans et les fit instruire d'abord dans des métiers artisanaux (les filles également selon leurs aptitudes) puis dans l'équitation; à seize ans ils étaient enrégimentés. Ces Noirs devinrent la propriété personnelle du sultan. Pourtant le Qoran ne permet pas à un musulman de réduire en esclavage par la force d'autres musulmans. On appliqua donc une sorte de contrat apparemment volontaire : les soldats juraient fidélité non sur le Qoran mais sur le « Bukhari », recueil de traditions islamiques compilé au IX<sup>e</sup> siècle par Mohammed al Bukhari. Ce lien religieux, tenu secret, devait être d'une telle importance qu'il a survécu jusqu'à nos jours, alors que l'esclavage est juridiquement aboli depuis longtemps. Al-Zaiyani nous dit encore que les « Bukhari », au nombre de cent cinquante mille environ, furent répartis entre soixante-seize forteresses. La garde personnelle du sultan résidait à Meknès où douze cents eunuques gardaient les portes du palais. Chaque cité impériale (Fès, Marrakech, puis Rabat) reçut également son contingent de garde noire (on dit que c'est celle de Marrakech qui a le mieux conservé ses traditions).

L'esclavage persista en Afrique du Nord jusqu'au lendemain de la seconde guerre mondiale. Comme les puissances européennes contrôlaient les grandes routes caravanières, le trafic se poursuivit clandestinement surtout en provenance de l'Est (Arabie saoudite, pèlerinage de La Mekke). Son importance économique étant des plus réduites, il faut bien croire qu'elle était largement primée par des préoccupations sociales et religieuses.

Pour bien comprendre les liens particuliers qui unissaient les Noirs à la dynastie chérifienne alaouite et aux chorfa, il nous faut nous replacer dans le cadre religieux de l'époque. Rappelons d'abord que sont appelés chorfa les descendants de Ali et de la fille du Prophète, Fatima. Les premiers chorfa qui prirent le pouvoir au Maroc furent les descendants de cet Idriss qui, au VIII<sup>e</sup> siècle, échappa au massacre de sa famille par les Abbassides, mais la dynastie qu'il fonda fut rapidement balayée par les Berbères Zénètes, auxquels succédèrent Almoravides, Almohades, Mérinides et Béni Ouattas jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle. Pendant toute cette période, le pouvoir royal fut séparé du pouvoir religieux, lequel ne subsistait que dans la confrérie des chorfa Aït Amghar. Avec la dynastie chérifienne des Saadiens, les deux pouvoirs furent réunis en une seule personne, le Sultan, émir des croyants, qui disposait ainsi d'une autorité plus complète pour mener avec vigueur la lutte contre les Portugais. Cette atmosphère de guerre sainte s'accompagna d'une recrudescence du mouvement soufi, qui avait débuté au XIII<sup>e</sup> siècle, en provenance d'Orient et d'Espagne. À partir des centres constitués par le tombeau (marabout) du saint fondateur de la chaîne mystique et détenteur de la baraka, les confréries religieuses s'organisent et se développent.

Déjà les Mérinides, qui recherchaient le titre de mujahidin (combattants pour la foi) avaient créé de nombreuses écoles (medersa) et favorisé la multiplication des zàuya, véritables couvents soufis qui, pour la plupart, suivaient la voie (tariqa) d'un grand saint, Moulay Abd es Salam ben Machich (1171-1228), qui fut diffusée dans tout le Maroc par l'action de Al-Jazouli. L'arrivée au pouvoir des Saadiens marque donc l'union pour la guerre sainte du mouvement chérifien et du mouvement maraboutique.

Naturellement les Bukhari de la garde personnelle du sultan prirent une part active aux hostilités.

Quelle instruction religieuse recevaient ces Bukhari ? Tous étaient musulmans, de rite malékite. Nous verrons plus loin que leur vision du monde relève d'un système extrêmement élaboré, sans doute d'origine savante, mais dont l'expression s'appuie sur le vécu, en accord harmonieux avec les activités matérielles les plus ordinaires, qui symbolisent avec des conceptions spirituelles fort subtiles (mode habituel de la pédagogie dans toute l'Afrique noire).

Cette vision traditionnelle du monde s'est-elle modifiée avec l'abolition de l'esclavage et l'impact de la pensée européenne ? Il semble bien qu'elle ait pu se maintenir, en raison sans doute de sa fluidité et de l'appui qu'elle prenait sur l'oralité. Les Gnawa du Palais fournirent en effet un enseignement oral à tous les autres Gnawa, qu'ils fussent ou non d'origine saharienne. De même ils influencèrent toutes les autres confréries qui utilisent la musique extatique. Cet enseignement, transmis par la pratique et non par l'écriture, a pu, bien sûr, se modifier en fonction de la compréhension de l'adepte qui le recevait. L'enseignement que nous avons recueilli et que nous allons étudier dans cet ouvrage, c'est celui que nous avons reçu, tel qu'il se présente actuellement. Pour en vérifier la validité, le seul moyen est de voir s'il s'insère bien dans la vie matérielle traditionnelle car, ne l'oublions pas, dans l'esprit des Gnawa, le monde matériel n'est que la manifestation de l'univers intelligible et de Dieu.

Nos recherches sur le sujet au Maroc ont duré une vingtaine d'années.

Au début les séjours étaient de plusieurs mois consécutifs : par la suite ils se sont écourtés (quatre visites annuelles d'un mois environ). Notre installation permanente à Tamesloht, près de Marrakech, a certainement facilité les rapports avec les gens du pays.

Nous avons dans un premier temps développé nos recherches sur la confrérie des Gnawa dans plusieurs régions du Maroc : dans le Zehroun à Mulay Idriss et Sidi Ali ben Hamdouch ; à Meknès, pour examiner la manière dont la confrérie des esclaves s'intégrait aux autres confréries, chérifiennes ou simplement mystiques, celle, par exemple, des Aissawa.

Avec le même objectif nous avons également visité le Rif, en particulier le sanctuaire de Mulay Abd es Salam ben Machich dont l'enseignement a animé toutes les voies mystiques du Maroc.

Si l'approche des confréries de Ouezzane se fit sans trop de difficultés, il n'en fut pas de même avec la Tidjaniya de Fès. Nous avons évidemment approché, avec quelque profit, les anciens esclaves du Palais, à Rabat, ainsi que les groupes de Gnawa qui évoluent dans une ville aussi occidentalisée de vie et d'esprit que Casablanca. Mais, de l'avis général, les meilleurs groupes de la confrérie se trouvent à Marrakech. C'est ce qui nous a décidée à nous installer dans un village de la périphérie, Tamesloht, où tous les Gnawa du Maroc se rendent pour le pèlerinage annuel au saint Moulay Abd Allah ben Hsein et à sa zouïa. De là nous avons pris contact avec ceux de Essaouira et de Asfi. Enfin désirent connaître la charnière entre les Gnawa arabophones et la confrérie des esclaves berbères, nous avons séjourné à Tamgrout, dans le Draa, centre de la confrérie Naciriya.

Parallèlement à cette enquête extensive, suivant les conseils de notre regretté maître Marcel Griaule, nous avons concentré notre attention sur Marrakech, en opérant en un premier temps une reconnaissance de toutes les moqadma, prêtresses du culte, patronnes des autels. Nous avons ensuite suivi l'enseignement des moqaddem qui nous semblaient les mieux informés, en particulier de celui qui fut longtemps le moqaddem officiel de tous les Gnawa de la ville, un modèle de sagesse et de patience qui, bien qu'ayant déjà dépassé les quatre-vingts ans, n'en continuait pas moins à sacrifier, à diriger des nuits de possession et à danser. Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de toute notre gratitude.

La difficulté est grande d'exposer par la parole les croyances des Gnawa car, comme le disait Sidi 'Abd er Rahman (quatrain cité et traduit par Faouzi Skali dans *La voie soufie*, Paris, Albin Michel, 1985, p. 125):

Si j'étudie la science des livres,  
Le plaisir que j'en tire s'arrête à ma langue.  
Si je goûte de la science des « saveurs »

Elle habite au plus profond de mon être.

Car la voie initiatique se goûte, elle a une « saveur ».

Cette difficulté d'exposition se situe, comme d'ailleurs celle de l'enquête, à plusieurs niveaux. Tout d'abord, de par leur origine sociale, les Gnawa se recrutent parmi des gens qui, s'ils ne sont pas totalement illettrés, n'utilisent pas l'écriture pour s'exprimer. On ne trouve chez eux aucun document écrit pour témoigner de leurs connaissances philosophiques ou religieuses, non plus que pour transmettre leurs chants ou leur musique. Depuis une dizaine d'années seulement, on peut, par le transistor, faire des enregistrements musicaux, mais recueillir leur savoir présente toujours les mêmes problèmes de transmission de la tradition orale où, selon la formule de Maurice Barrès, « tout est vrai mais rien n'est exact ».

Une autre entrave est celle que rencontrent tous ceux qui veulent étudier une société à caractère initiatique, à savoir le secret, particulièrement bien gardé par les « frères ».

Mais la difficulté majeure est inhérente à l'objet même des pratiques mystiques où le but n'est pas d'arriver à une connaissance intellectuelle de la religion, de la cosmogonie ou de la philosophie, ces trois disciplines n'en formant en réalité qu'une seule, celle de la connaissance de l'Indicible. Les Gnawa ne parlent jamais de leur savoir, ils le vivent. L'objet de leurs pratiques, dictées par le grand rituel qui se déroule toute la nuit n'est pas de connaître, au sens que nos civilisations écrites donnent à ce terme, mais d'être gnawi. Lorsque nous obligeons un maître à formuler son savoir, il le fait avec réticence et seulement dans un souci de vérité, car parler, c'est définir l'Infini, c'est caractériser ce qui n'a pas de qualités ou plutôt ce qui les possède toutes. Si bien que pour s'exprimer et s'approcher de l'essence dont il veut parler, il utilisera toujours la comparaison: « C'est comme les termes de la comparaison étant pris dans les réalités de la vie courante, car il sait que Dieu, l'Homme et l'Univers sont « Un ». Aussi, quand ils acceptent de donner une explication, n'utilisent-ils jamais la parole directe: ils se servent d'allusions, de correspondances, de codes et répondent à la question par une autre question. La réponse sera alors donnée par celui qui doit vivre le rituel, la seule vérité exprimée. C'est pourquoi, afin de ne trahir que le moins possible, la formulation de ce savoir tel que nous l'avons recueilli - et malgré nos efforts pour en donner une traduction - procéderons- nous le plus souvent par citations (qui apparaîtront entre guillemets dans notre développement). De même, en dépit de tout ce qu'un tel exposé peut avoir de déroutant pour nos habitudes de pensée, nous reproduirons tous les détours et toutes les digressions qui, apparemment, s'éloignent de notre sujet, mais qui ont cependant été jugés par nos informateurs comme le chemin le plus court vers la connaissance que nous recherchions.

Toujours dans le même souci d'interpréter le moins possible la pensée des Gnawa et de nous effacer derrière leur mode d'expression nous avons conservé, en dépit de la lourdeur qu'un tel système impose à la lecture, les termes marocains employés par nos informateurs.